

défendre mon fils, je retrouve toute mon énergie. Le frapper ! . . . C'est m'outrager dans tout ce que j'ai de plus cher. . . . C'est bien pis encore, c'est me forcer à rongir pour vous !

Voici donc deux pièces dont le sujet diffère absolument, mais le développement logique du roman amène la même situation : une mère placée entre son amour et son enfant. Si le père frappait son fils, elle lui arrêterait le bras, mais, pour l'étranger, c'est tout autre chose : son cœur de mère se soulève, elle s'indigne et chasse l'intrus.

Etant donnée une situation similaire, deux hommes d'art, ou de métier, arriveront logiquement au même cri. Il y a rencontre, et il ne saurait en être autrement.

Ce sera, si on le veut bien, la morale de cet article.

AURELIEN SCHOLL.

UNE CONVERSATION AVEC L'AUTEUR DE "ROME"

Le *Journal* commence, aujourd'hui, la publication de *Rome*. On sait que ce livre est le second d'une trilogie qui comprend *Lourdes*, *Rome* et *Paris*. Dans le premier, encore présent à toutes les mémoires, nous avons vu le vieux catholicisme agoniser après dix-uit siècles d'histoire, et le héros du livre, Pierre Frémont, après avoir perdu la foi, se demande avec angoisse si ce ne serait pas tuer l'humanité que de la priver de son rêve, et s'il ne fallait pas à une société, pour vivre, la police morale d'un culte. Pierre Frémont nous fait entrevoir une religion nouvelle qui s'accommoderait mieux des conquêtes de la science, serait plus près de la vie, ferait à la terre une part plus large ; une religion, qui, surtout, ne serait pas un appétit de la mort. Mais où est la formule ? Où est le dogme ? Questions qu'il se pose à lui-même au moment où le livre se termine.

Voici la seconde étape ? *Rome*. C'est bien là que bat le cœur du catholicisme, cette vieille puissance qui lutte contre les tendances nouvelles de la démocratie ; là que demeure encore dressé tout l'échafaudage de mystères et de dogmes qui tient tête au flot montant des vérités conquises. Tout le problème que s'est posé Pierre Frémont s'y agite. *Rome*, sans parler de son peuple et de son roi, c'est la vieille cité, les ruines du vieux monde, c'est Léon XIII, incarnation glacée des antiques croyances. Quel curieuse figure que ce pape qui sent bien que la foi s'en va, que l'ascendant spirituel exercé sur le monde entier par ses prédécesseurs lui échappe ; mais dont la force encore est grande, car l'humanité a toujours faim d'illusion !

Que va-t-il surgir demain de cette vieille cité, de cette poussière des siècles ? Sera-t-elle la religion nouvelle entrevue par Pierre Frémont, une religion chrétienne retrempee aux sources pures de l'Evangile, rendue plus large, plus tolérante, en un mot plus conforme aux exigences de l'âme moderne ? Comme on le voit, la question posée est considérable, et ce second livre ne passionnera pas moins que le premier, ne sera pas moins discuté, étant l'œuvre sincère d'un penseur qui s'est bien gardé de prendre parti et n'a eu que le souci de dégager ce qui lui semblait être la vérité.

Comment fut conçue et écrite *Rome* ? Quelle est l'histoire de ce livre dont nos lecteurs ont dès maintenant la primeur ? C'est ce que j'ai demandé au Maître. Et voici comment il m'a répondu :

— Le spectacle qu'offre *Rome* est un spectacle unique au monde. Nulle ville n'a pour le penseur, pour le philosophe une physionomie plus curieuse. Représentez-vous ce roi et ce pape qui se regardent, et ce peuple, jeune, né de ces deux défaites : Sadowa et Sédan, ce peuplo d'orgueil et d'espoir immenses, dans cette ville qu'il essaie de transformer en capitale moderne. Quelle cuve et que d'ambitions sont en train d'y bonifiler. *Rome*, c'est le Palatin, la splendeur antique du règne d'Auguste, aujourd'hui des ruines, des arbres morts, des murs écroulés ; c'est aussi Saint-Pierre qui domine la ville ; c'est enfin le Quirinal, le palais des souverains modernes que le roi a fait peindre en jaune. Et dans tout cela, autour de tout cela, cette multitude qui grouille et qui veut succéder à la grandeur romaine et à la grandeur papale Craignant de me perdre dans cette ville énorme, de m'y noyer comme dans l'Océan, j'y suis allé avec un plan tracé, une sorte de guide-âne. Le sujet de mon livre était arrêté dans ses grandes lignes ; mais que de questions embrassait ce sujet ! J'avais à faire évoluer le monde noir du Vatican et le monde blanc du Quirinal ; il me fallait connaître l'attitude des cardinaux, leur importance, faire la part de l'antiquité, du moyen-âge et des temps modernes, savoir si une religion renouvelée, rajeunie pouvait pousser sur ce vieux sol, dégager la race de l'atmosphère du climat et son influence sur les personnages. Autant de difficultés pour un homme qui n'a jamais quitté la France !

J'ai donc là-bas passé près de deux mois, levé à huit heures, parcourant jusqu'au crépuscule les rues où mon action se place, causant aux gens, notant l'heure du soleil, reçu dans tous les mondes, embrassant cette vie diverse et multiple, prenant l'odeur de tout cela. J'ai interrogé les ruines du Palatin, visité les jardins publics, je me suis trempé dans le Vatican.

Et à deux heures du matin, chaque jour, j'étais